

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Emile NOVERRAZ

Poème sur les Giettes en quatre parties

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1926, tome 25, p. 54-63

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Poème sur les Giettes

en quatre parties

A Jean Delaloye.

I^{re} PARTIE.

La Solitude.

Le dimanche après-midi. Plus personne. Consul et moi ; c'est tout ; rien que les deux ; pas même la brise, et une lourdeur dans l'air, un malaise ajouté à notre malaise d'être seuls, lui et moi ; puis plus bas, trois cloches de bêtes qui sonnent, celles du chalet d'en-dessous, à dix minutes plus bas ; le calme et les cloches, et cette lourdeur dans l'air ; c'est tout.

Alors, j'ai chaussé mes souliers à gros clous qui débordent les semelles, j'ai pris ma canne et je suis monté dans le bois, vers le chemin des cascades. Il fallait bien se secouer. Tout de même la vie, c'est drôle !

Hier, on était cinq encore, on avait ri, on avait joué aux cartes, même on avait chanté ; ce matin on n'était plus que trois, il y avait Monsieur Oscar, et voilà que maintenant lui aussi, il est descendu. Comme ça lui faisait mal ! Descendre, et le chalet qui restait ouvert et il y avait quelqu'un qui restait au chalet. Au moins, jusqu'à présent, il était le dernier à descendre et quand il avait disparu, avec son bâton, derrière le mont, Consul fermait les volets, tirait la porte, donnait deux tours de clef et s'en allait aussi. On avait bien l'impression que tout était fini, et le regret, quand même il était grand, était moins cuisant, de retourner à la plaine.

La vie ! et comme on est drôle, nous !

Quand je suis revenu, Consul était à la cuisine. J'y suis allé : « Alors ! je lui ai dit, les voilà tous partis, et nous sommes les deux seuls ? » — « Ah ! oui, on aura bien un peu de deuil, toute cette quinzaine qu'il nous faut rester ici, après ceux qui sont descendus. »

Et il a essuyé une larme, en relavant la vaisselle, dans la petite cuisine au sol de terre battue.

Nous sommes les deux, seuls, oui, les deux, ou plutôt chacun est seul, comme on est dans ces moments, chacun est seul, lui et moi, les deux, après ceux qui sont descendus.

Subitement, comme pour ajouter à la tristesse et à la solitude, les jours se sont faits gris et froids, une petite pluie fine et des brouillards avec des éclaircies très courtes et rien aux alentours. Tous les chalets s'étaient vidés, le dernier, il y a huit jours déjà, de ceux qui aiment la montagne et qui persistaient, et puis le nôtre enfin, où on était encore cinq, et puis trois, et puis plus rien que deux.

Plus rien, Consul dans sa cuisine, à relaver la vaisselle, à soupirer, et à dire après, un bout de son chapelet, en sifflant très fort les s de « Sainte Marie », et moi, dans la petite chambre à manger, le front à la vitre à regarder dehors la pluie fine, avec dedans la tête, l'assourdissement de cette phrase qui tournait, tournait comme un carrousel « la vie !... au fond... et les gens !... C'est si drôle !... et tout pourrait être si simple !... que de façades !... quel manque de sincérité... »

Plus rien ; la solitude dans toute la pauvreté de cette chambre, un peu de tristesse et le froid.

Alors, Consul est entré, il a remis ses tasses, puis il a dit après beaucoup d'hésitations : « Allons ! faut secouer tout ce tracas, et ne pas se laisser descendre dans le noir. Bien sûr qu'on aurait mieux aimé s'en aller avec eux. Remettez-vous dans la gaîté, vous êtes encore une jeunesse, vous, ça ne vous va pas trop d'être triste. Je vais allumer le feu. »

Et le petit fourneau de fonte, clopin-clopan, sur ses trois pieds, avec son tuyau qui va par un carreau de la fenêtre, troué pour lui donner passage, s'est mis à chanter.

Une complainte pacifiante et d'intimité, un petit air d'ami qui vous berce, un murmure de maman qui calme des pleurs d'enfant, tout cela, qu'il a chanté, beaucoup du passé, de ces heures de cheminée où l'on était plusieurs à deviser, tout cela.

Et je regardais la fumée, dehors, qui s'en sauvait de la flamme qui l'a faite et qui venait après elle ; c'est un peu, pensais-je, comme de nous, une fois qu'on a grandi et qu'on s'en sauve de nos parents, et qu'à un moment, on est si bête, qu'on se cache d'eux et qu'on s'en écarte comme la fumée de la flamme ; on est si bête ; et on ne voit pas alors, qu'on commence la solitude, qui se fera toujours plus, une fois loin d'eux, quand même on a beaucoup de monde autour de soi, la solitude, celle où j'étais maintenant avec le chant du fourneau de fonte et avec Consul, à la cuisine, qui était à faire un peu de souper.

Il y a un moment : « Que voulez-vous ? » m'a-t-il dit.

— Du café...

— C'est tout ?

— Oui, je n'ai pas faim.

Tout en bas, dans la plaine, à Bex, ce bruit de l'usine, comme une plainte continue de tous ces corps qui sont là-dedans, pour la nuit, rouges devant la flamme et devant la chaleur des fours, et cet autre bruit d'usine, qui monte de Monthey qu'on ne voit pas, qui monte la pente en geignant, effleure le chalet, puis s'en va plus loin et plus haut.

Et ici rien, plus rien, tous sont descendus. Dedans cette chambre pauvre, où le plancher est inégal, rien, et puis la table de bois et les deux bancs de bois qui sont de chaque côté, où on était assis ces soirs d'avant.

Plus rien.

Seule, la chanson chaude du petit fourneau, qui fait venir et danser à son air, lentement, tous les souvenirs, là, tout près... et comme ils sont loin !

Sur la table, ce bol qui est vide.

« Vous n'avez pas mangé ? »

« Non. »

Tout le jour qui a été gris, et sombre, et froid, et maintenant la nuit, qui est très noire et triste infiniment, et toujours ces deux plaintes qui montent d'en bas.

C'est tout.

Au-dessus de la salle, et dessous le toit, des poutres qui craquent, on frissonne, on a un peu peur, et puis après, le silence qui se fait et se prolonge plus lourd encore, et qui empêche le souffle.

« Consul, fermez tous les volets, et vous coucherez en bas, ce soir, je ne veux pas qu'il y ait cette chambre vide à côté de la mienne, vous comprenez, j'ai peur. »

« C'est parce que toute la montagne est descendue, qu'il a dit, bien sûr. »

Toute la montagne est descendue, et il n'y a plus que nous deux, en haut, lui et moi, tout seuls, chacun seul, et la nuit triste avec ses deux plaintes d'en bas.

28 mars 1926.

II^e PARTIE.

La Veillée.

Il y avait encore le chalet du fermier, où il restait avec sa femme et la fille de sa fille à lui ; il y restait jusqu'à la

mi-octobre, pour couper le bois d'hiver, avant de descendre à Vérossaz, pour remettre en état le canal de la fontaine, qui s'en allait prendre l'eau, toute fraîche, à la source, plus haut dans un bouquet de mélèzes, et qui avait toujours quelque tracas à la fin des saisons.

Ce chalet du fermier, où je n'étais allé de tout l'été que pour chercher des œufs quand on faisait une crème, ou du beurre pour le matin, car on a toujours faim, en haut, à la fraîcheur, à la liberté et à l'aisance, quand on ne se comprime plus aux grimaces qu'il faut faire dans les plaines.

La simplicité et la vérité qui vivent.

Ce chalet du fermier !

Il avait pluvioté tout le jour, avec trois fois un rayon de soleil qui était venu faire une tache très claire sur trois mètres carrés d'herbe diamantée des gouttes de la pluie. Plus même les coups de cloches des bêtes du chalet d'en dessous, et des bêtes d'Arlettaz, qu'on n'avait pas mises dehors, parce qu'il pleuvait toujours, et ce silence et cette solitude toujours.

Alors, Arlettaz est venu nous apporter des carottes pour le dîner du lendemain. J'étais avec Consul à la cuisine. Il a posé son sac sur la table : « Y a des carottes et des raves, et j'ai mis une salade pour vous. Comprends pas qu'on puisse tant manger d'herbe ! Chez nous c'est le lard et les pommes de terre, vous savez ! » Et il s'est tu, il a tiré sa pipe de la bouche, il a craché par terre, et il s'est toujours tu, en riant de ses vieux yeux malins. Un moment après, en me regardant, un peu moqueur : « Voilà ! hein ! c'est pas gai ! On n'est pas à la ville, ici. Ma foi, faudra bien vous y faire, puisqu'on vous laisse là. Et puis le bon Dieu en a-t-il une rogne ces jours avec sa pluie ! Vous lisez tout le temps, collé au fourneau, ce n'est pas sain ; moi, je sais pas écrire et je lis pas, mais je scie et je fends le bois. Vous venez faire la veillée ce soir, hein ? Ça vous changera ; j'en sais assez des histoires et des vraies avec ça. J'ai mis un tronc de côté. On le brûlera. Alors vous venez ? »

« Oui, je viendrai, merci. »

Et on est là, sa femme et lui, et puis moi, tous les trois, et le tronc qui flambe. Il n'y a pas d'autre lumière que le tronc qui flambe, simplement posé sur le sol de terre, juste au-dessous du trou qui est dans le toit pour laisser s'échapper la fumée. Ils cuisent là, ils s'éclairent là, ils mangent là.

Et on est là, devant l'âtre, et d'abord on se tait, lui, avec sa pipe, elle avec ses deux mains bosselées de travailleuse, en avant, posées sur les plis de son tablier, et moi avec rien.

D'abord, on ne dit rien, et il y a mes souliers à clous, que j'ai mouillés dans l'herbe en venant, je les ai tendus à la bûche et ils se sont mis à fumer.

Ce n'était plus dans le présent, mais très très loin dans le passé que j'étais, dans ce temps des veilles où l'on était simple, où, à l'automne, les soirs de brume et les soirs de pluie, où, à l'hiver, les soirs de neige et de vent froid, ils s'asseyaient tous à la cuisine, devant le feu, à la lumière et à la chaleur du feu, tous sur le même banc, et ils disaient leurs histoires et leurs projets. Leurs ambitions n'allaient pas plus loin que leurs prés ou que leurs vignes, et à tâcher de faire des épousailles entre le fils ou la fille avec un autre ou une autre du même coin. Ils aimaient assez rester entre eux et ils étaient heureux comme ça.

C'était de même que nous, ce soir, devant le tronc, avec ce silence et la causerie qui allait venir.

Mme Arlettaz s'est penchée, elle a pris quelques bouts de sapin secs, et les a mis tout contre la bûche. Alors la flamme est montée plus claire et nous a faits rouges ; le tronc s'est mis à baver et à crépiter ou le feu mordait : on a eu plus chaud, trop chaud, et on s'est un peu écarté, lui et moi, pendant qu'elle tisonnait le feu avec une tige de fer.

Et Arlettaz s'est mis à parler : « Mets la cassette sur le feu, pour de l'eau chaude, et nous ferons un grog. »

Elle n'a rien dit et elle l'a fait.

Puis il a repris : « Vous savez, y en a des uns et des autres. On n'est pas tous les mêmes. Ça me fait plaisir de vous voir aimer la veillée. En bas, nic, c'est passé de mode. Les jeunes n'y ont plus le cœur, y font trop les malins, moi, j'appelle tout ça des blancs becs et des bons-à-rien. N'ont jamais fini de se lisser le museau et de tourner en rond, comme des coqs, autour des gamines. Ils commencent tôt à s'user le cœur. Autrefois, bon ! on travaillait et puis on se mariait, et c'était fait.

C'est comme je vous dis, on n'est pas tous les mêmes. Ainsi, tenez voir, c'est du temps qu'on était jeune, hein, toi ? — elle, a haussé les épaules — C'est quand je l'ai épousée, et c'était le premier été que je suis venu ici comme fermier, on bâtissait le chalet des Mercier. Et bien ! il y avait un Italien, je vous dis que c'était un savant, il en

pouvait causer des choses. Il savait tout, je vous dis, il en savait plus que le curé, depuis le commencement jusqu'à la fin du monde.

Elle a ri, elle a secoué la tête, et elle a dit : « N'en saura pas tant sur la fin ! »

« Tais-toi ! c'était un savant, un âne n'en sait pas tant. Allez voir demander à mon mulet ! Je vous dis que celui-là, il avait lu tous les livres, il m'en a dit des titres, et puis ce qu'il y avait dedans, et il avait tout ça en mains. »

J'ai ri, et dans la cassette l'eau s'est mise à chanter, et la vapeur montait avec la fumée, bleue en haut et rouge près de la flamme. Et il dit encore d'autres histoires, des histoires de vie et des histoire de mort. Il ôtait sa pipe de la bouche et crachait dans le feu, entre deux phrases.

Le tronc s'est brisé, là où la flamme avait mordu plus fort, et tout un jet d'étincelles qui sont montées vers le trou d'air et retombées en s'éteignant. C'était joli.

Et cette casse, sur trois pieds, où l'eau chantait et faisait une buée blanche dans la fumée bleue et cet homme et cette femme, vieilliss dans ce milieu, c'était simple et c'était vrai.

Et ces histoires aussi, qu'il avait dites et qui étaient un peu grandies, bien sûr ! c'était aimable.

C'était si bon d'être loin de toutes les simagrées d'en bas. Le cœur et l'âme chantaient doucement avec le feu et avec l'eau. Et on était là, avec le feu et l'eau qui chantaient, les trois ; Consul n'était pas venu, il était resté à dire son chapelet, chez nous, dans la petite cuisine, en sifflant toujours très fort les s de « Sainte Marie ». Rien que les trois ; de nouveau, comme avant les histoires, on ne disait rien ; on est resté longtemps, simplement à se taire et à regarder le tronc qui n'avait plus de flamme, des braises rouges, c'est tout, et Arlettaz qui n'avait plus d'histoires.

C'était très tard, j'ai dit « Bonsoir » et je suis rentré, seul, sous la pluie.

30 mars 1926.

III^e PARTIE.

L'attente de la Lune.

Le jour qui avait été d'or et de chaleur, après le gris et le froid de la pluie, a fait une nuit tiède, toute radieuse, sur l'esplanade, devant le chalet : de ces nuits d'automne

toutes pleines de chants, ce grand chant des mélèzes où la brise passe, et des sapins qui se balancent, et de l'herbe qui se penche, au souffle qui la frôle, ce chant somptueux des étoiles qui tremblotent, dans le bleu et dans le noir du ciel, qui n'est ni bleu ni noir, mais l'un et l'autre, et encore ce chant des montagnes, comme un chant de puissance, et aussi cette exaltation qui monte du cœur, qui sort en un cri de louange, devant toute la beauté et la richesse de cette nuit, devant ce rythme et devant cette infinie douceur de toute la nature qui frissonne.

Au bout de la promenade, sous le foyard qui tremble, je psalmodie les Complies, et les feuilles qui se frottent l'une contre l'autre, chantent, à la brise tiède, une mélodie douce, et m'accompagnent en sourdine. C'est notre hymne du soir dans l'attente de la lune qui est derrière les monts. La lune va venir. Il y a un jaillissement de poudre d'or, au-dessus de l'endroit où elle doit sortir et qui illumine le noir des sommets dressés dans le ciel.

La lune va venir et ce grand chant des mélèzes qui se continue, et celui des sapins comme un dialogue de mystère entre eux, et toute la terre qui frissonne.

La lune va venir, elle est derrière les Muverans, le grand et le petit, et le ciel se poudroie plus haut encore, elle monte derrière les Diablerets lentement, et son éclat, brisé par les trois pointes, lance trois chemins de lumière dans le bleu et dans le noir du ciel, et dans la plaine lance trois chemins d'ombre.

Elle monte, et les jets de lumière, en laissant leur clarté à tout ce qu'ils ont touché, descendent la pente, dégradé après dégradé, comme une châtelaine blanche qui déroule sa longue traîne sur la nuit des marches.

Voilà qu'elle a surgi et que tout s'illumine, au croissant de feu qui déverse sur les pentes d'en face et sur la pente où je suis, toute sa blancheur irradiante ; et des grillons dans l'herbe se sont mis à chanter, avec les mélèzes, avec les sapins, avec tout l'or des étoiles.

« Consul, Consul, venez voir la lune qui se lève ! »

Il a relevé un coin de son tablier bleu, l'a fixé dans le cordon à la hanche, et il est venu. Il s'est arrêté, il a mis ses mains derrière le dos, comme il fait toujours quand il cesse de travailler, et il a regardé.

« Oui !... elle a rudement calé ! et puis...

tout de même, comme le bon Dieu a fait de belles choses ! »

Autre chant parti de cette âme simple, qui ne retenait rien pour elle, de cette splendeur, en était imprégnée, mais la renvoyait toute au Créateur, louange recueillie des anges et qu'ils ont portée dans leurs robes mystiques, pour l'épandre au pied du trône de Dieu, encens de vérité qui fut d'une agréable odeur à la Trinité des Personnes Saintes.

Et le triomphe se continue à la brise plus fraîche avec le bruit de la fontaine et cette immense Paix, qui plane, m'apaise et me berce devant le pauvre chalet bruni.

30 mars 1926.

IV^e PARTIE.

Le Chemin des Cascades.

C'est un peu au-dessus du chalet, après avoir traversé ce bout de pré, penché tout raide, après être monté ce bout de pré, qui est tout en bosses, et tout en trous, faits par les pieds des bêtes, à l'automne, durant qu'elles broutent ce qui reste d'herbe et que la terre a été humide, alors leurs pieds s'enfoncent ; après être monté, avec un peu de peine et pas assez de souffle, en biais, en mettant notre pied dans les mêmes trous que ceux des bêtes, parce qu'il y en a trop et qu'on ne peut les éviter ; au-dessus alors, où on arrive, il y a ce chemin des cascades.

Ainsi que l'esplanade, où se tasse le chalet, et qui s'accroche à la pente et fait comme une large marche d'escalier, une seule, et après la pente redescend, tout de suite très brusque, et on ne sait pas d'au-dessous comment ce chalet tient là ; ainsi que l'esplanade, aussi le chemin des cascades coupe la pente et fait comme une longue marche moins large, oui, mais qui va par tout le bois, un peu en descendant, de l'entrée jusqu'à la sortie, et il a d'un côté la montée et de l'autre côté la descente; et toutes deux qui sont raides, et chacune avec des sapins et dès mélèzes, d'un côté ceux qui montent et de l'autre ceux qui descendent, et leurs pieds sont entourés de ronces, et sous leur ombre, il y a ces framboisiers, il y en a tout plein, et qui donnent beaucoup de fruits.

Alors, parce qu'il est venu me voir et qu'il y a déjà cinq jours qu'il est là, avec moi, et qu'aujourd'hui, il fait très beau, je lui ai dit : « Viens, on en a assez d'être dedans, on va voir les cascades, après ces jours de pluie elles doivent

être jolies ; quand elles ont beaucoup d'eau, on les entend de loin, tu sais, déjà avant le contour du chemin, et on cueillera des framboises pour après dîner, avec la crème.

On est parti, les deux, on est monté comme j'ai dit, en biais, en riant, parce que nos pieds s'enfonçaient dans les trous et qu'on s'encoublait. J'ai dit : « Zut ! c'est embêtant ces trous », et il a ri encore plus fort. C'est si bon et c'est si beau la gaîté, et quand c'est celle d'un ami, encore bien plus.

« Tiens, c'est là, je passe le premier, » et on est entré dans le chemin, sous les arbres, et la joie s'est faite à nous deux, plus grande, parce que c'était un coin de solitude et de nature toute fraîche, sans artifices, là, telle quelle, toute dans sa vérité.

Là on respire, là on vit, là on est simple, on ne déguise ni sa pensée, ni sa personne, on éprouve le besoin d'être comme toutes ces choses de Dieu, qui sont à leur place, et remplissent leur rôle de glorification ; là, on est simple, on parle avec son ami et il nous parle, sans recherche des mots ni des tournures, tout aimablement, et parce que cette beauté nous prend, ce que l'on dit en contient des reflets.

On va plus loin, sur cette marche qui coupe la pente, la montée d'un côté de nous, la descente de l'autre ; en bas, le plateau de Vérossaz tout partagé en carrés, les uns qui sont pour le blé, les uns qui sont pour l'avoine, les uns qui sont pour les pommes de terre et les betteraves, tous, les uns avec un cerisier, les autres avec un pommier, il n'y a pas de vignes et ces gens qui sont de ce pays à vin, achètent leur vin, ou bien ils vont les dimanches et des soirs de la semaine aussi, chez Mottier, boire leur verre et faire une tape ; en haut les sapins et les mélèzes qui montent jusqu'au sommet, et tout là-haut, entre les troncs et entre les pointes, des taches bleues, des bouts de ciel bleu, comme un damier à carreaux inégaux ; et nous deux, sur ce chemin, à regarder et à jouir, à monter notre pensée jusque vers le bleu du ciel, avec les sapins et les mélèzes qui montent, à dire quelque chose et à ne rien dire ; c'est trop beau et c'est trop bon ; et l'on se dit :

« Tout de même, tout cela pour nous, rien que pour nous, et c'est Dieu qui l'a fait ! »

On va plus loin, arrêté par une pierre sur le chemin, elle est drôle et on s'arrête ; arrêté par un tronc qui est énorme, tout en nœuds, qui se partage et qui porte trois sapins, et

chacun empêché par l'autre n'a des branches que d'un côté ; arrêté par ce chalet dont le toit s'est effondré, parce qu'il était vieux, et qu'il y a eu trop de neige sur lui, un hiver ; plus loin, jusqu'au contour, et là, commence le chant des cascades. Ce bruit de l'eau qui vient d'en-haut, qu'on ne voit pas et qu'on voit tout d'un coup, trait d'argent qui fend brusquement le noir du sol et le brun de la pierre, ce bruit de l'eau qui glisse un bout, fait un frou-frou de soie et puis le saut et la chute en perles, et le choc, ce choc et le rejaillement en poudre blanche, et de nouveau, calme, un bout encore elle glisse, et des aspérités, des pierres plus grosses, qu'elle ne peut entraîner et qui la divisent et voilà, trois, quatre, cinq ruisseaux, et de nouveau un seul, quand le mouvement est repris ; et puis, irritée du pont qui la surpasse et où nous sommes et qu'elle mouille tant qu'elle peut, elle s'engouffre dessous et rageuse se jette en bas la pente avec des cailloux, des morceaux de terre et des touffes d'herbe qu'elle arrache.

Nous sommes restés devant elle, un long moment, à la regarder, à l'écouter, à penser que notre vie est comme elle ; ce paisible départ de la source, puis ces bouts de parcours qui vont droit, puis ces glissades, puis ces chutes et ce choc et après cet engouffrement en bas la pente et la fin.

Restés devant elle, et partis vers la seconde, et vers la troisième, et vers la quatrième, qui sont toutes belles, pour avoir leur vue à chacune et le chant de chacune et cette leçon aussi de chacune. A toutes les quatre, nous avons stationné sur le pont, ces ponts de forêts, trois troncs dessous, et dessus des branches de sapins et de la terre, tout de la nature et rien de l'industrie, en ce coin enchanteur.

Toujours ce chant de l'eau et cette beauté de l'eau sur la pierre brune ou sur le fond de mousse verte, cette douceur et cette gronderie de l'eau, et de chaque côté d'où nous sommes, en haut, sur les deux rives des cascades, les sapins et les mélèzes chantant à la brise, qui montent et vont au-devant du chant de l'eau, et en bas sur les deux rives, encore les sapins et les mélèzes qui descendent, leur chant qui suit le chant de l'eau.

Et nous, là, et notre amitié, là, toute fraîche et sans limite et ces framboises que nous n'avons pas cueillies.

15 avril 1926.

Tout dans la chambre rouge.

Jacques du MARTOLET.